

COMMENTAIRE COMPOSÉ DE LITTÉRATURE ITALIENNE ET COURT THÈME

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Frédérique DUBARD DE GAILLARBOIS, Jean Luc NARDONE

Notes attribuées : 8, 10, 10, 5, 12 (2), 15 (2), 17

Le texte proposé cette année aux candidats italianisants n'a pas laissé indifférent au point que l'auteur, Pietro Verri, a pu faire l'objet de sévères critiques au motif de son indéniable conservatisme. De fait, l'intérêt du texte résidait dans le caractère fort peu éclairé et sur le plan social et sur le plan personnel de cette lettre écrite par un des plus illustres représentants de l'*Illuminismo* lombard. Mais plutôt que s'insurger contre « l'ipocrisia » ou la morgue de P. Verri, il eût été plus pertinent ou plus habile de contextualiser historiquement, socialement, psychologiquement le passage proposé et de mettre en avant les limites ou les ombres des Lumières, comme l'ont, d'ailleurs, fait les auteurs des meilleures copies.

Le texte se prêtait à une analyse croisée (littéraire, historique, sociale, idéologique), puisque cette lettre offrait une version *ad usum filiae* d'un ordre social et sexuel. La différence entre les sexes et entre les classes sociales était assignée à la « natura » (l.10) elle-même consacrée par la « provvidenza del grand'Essere » (l.21) ; expression fondamentale que la plupart des candidats ont repérée, à l'exception d'une copie qui l'a curieusement assimilée au « caso ». Moins exploitée, mais non moins révélatrice l'expression « appannaggio dei due sessi » (l. 13), assignant aux sexes des qualités et rôles différents en vertu d'une loi sociale non moins immuable que celle naturelle.

Le texte enchâssait un autoportrait de Verri, incarnation d'une vertu masculine conquérante, dont l'auteur reconstituait au début du texte la parabole ascendante et la conversion triomphaliste du présumé « novatore, cattivo cittadino, poco buon cristiano, e compagnia pericolosa » (l. 4) en son contraire : un homme-modèle. Il contenait également en contrepoint un portrait idéal et virtuel de la future épouse que deviendrait la fille-élève de Verri, pourvu qu'elle se conformât aux préceptes de son père et maître.

Bien que le texte relevât du genre épistolaire, son caractère argumentatif et didactique, outre la publication postérieure, pouvaient brouiller ou compliquer son statut rhétorique. La lettre est présentée comme la première d'une série que Verri écrivait à sa fille « frattanto che voi siete ancora bambina » (l. 19), version personnalisée et pédagogique d'un essai sur le genre et la société : un micro-traité déguisé en lettre privée ?

Le jury a eu le plaisir de constater que les candidats avaient des rudiments sur les *Lumi.* Ces connaissances même élémentaires ont permis à certains de citer Goldoni, Beccaria, l'*Encyclopédie*, Rousseau et Voltaire et de les faire dialoguer avec Verri. Moins convaincants nous ont paru certains rapprochements avec le Moyen Age de Boccace ou le pré-féminisme de Sibilla Aleramo, au motif que la condition féminine serait un sujet « raramente affrontato dai pensatori del '700 ».

Cette familiarité avec les Lumières a permis aux candidats de souligner à juste titre la très forte empreinte chrétienne du texte et la contradiction entre une disparité sociale — la question de la parité et de la *distanza* (l. 37) étant centrale dans le *galateo* social conçu par Verri — et une fraternité chrétienne — « riflettete che molti altri simili nostri fratelli li soffrono » (l.24) — qui ne saurait entamer ni même interroger l'intangibilité de l'inégalité.

En revanche, le rôle majeur joué par l'opinion dans un texte écrit par un 'philosophe' eût peut-être mérité plus d'attention critique qu'il n'en a obtenu. Si Verri a soin d'arrimer l'inégalité dans des causes qui, tout en l'expliquant, de fait, la naturalisent et la consacrent, le rationalisme et l'exigence méthodique, patents dans la définition et la distinction des termes, ne sont mobilisés qu'à des fins rhétoriques et idéologiques. Le devoir-être social et 'genré' ne relèvent dans ce texte ni de l'être ni du connaître, mais du plaire ou du déplaire.

Si les candidats ont eu raison de souligner le caractère autoritaire d'une proposition pédagogique qui ne semble souffrir ou prévoir ni réponse ni objection, comme l'étrangeté totale de Verri à l'idée, sinon de contester, de réformer le rapport des classes et des sexes présentés, la contrepartie de ces privilèges — les devoirs qu'ils impliquaient — a été survolée. On ne pouvait gommer l'injonction à être conscients de ses privilèges, à ne pas en abuser, la conscience d'une égalité 'sensible' par opposition à l'inégalité de condition : « altre figlie che hanno una sensibilità uguale alla vostra... » (l. 25.)

Un autre point intéressant pouvait être l'interdépendance troublante entre classes supérieures et inférieures, comme si le regard des inférieurs constituait le régulateur du comportement supérieur, le paradoxe étant celui d'une aristocratie « tenue » par la « plèbe » et constituée par son regard.

Le recours aux exemples en guise d'expédients pédagogiques a fait l'objet de savoureuses analyses : du contre-exemple imagé — la virago enfumée par les pipes, l'aristocrate au balai — aux comparaisons choc — les confidences déplacées assimilées à l'évacuation des besoins naturels en public.

Si l'on n'a pas trouvé, contrairement aux années précédentes, de copies linguistiquement excellentes, le niveau a paru généralement satisfaisant et, parfois, très bon.

On a, cependant, relevé les fautes suivantes : plus (~~scioccarebbe~~ une donna italiana del ventunesimo secolo > scioccherebbe, ~~si assura il saluto~~ > si assicura la salvezza, le parole sulle quali ~~si~~ verte il passo, conferiseendola > conferendola, generazione che ~~lo~~ succede > gli, l'autore ~~impara~~ a sua figlia > insegna) ou moins (le apostrofe > apostrofi, si avvalone > si avvalgono, termine ~~sprezzativo~~ > spregiativo, ~~nello~~ scopo di > allo scopo di) graves. La frontière entre gallicismes et barbarismes est, comme on le sait, ténue. On en donnera les exemples suivants : « la sua ~~dominazione~~, ~~ineguaglianza~~, ~~sullo~~ stesso modo, vicino ~~della~~ alla, ~~coltivato~~ > colto, ~~prende~~ l'esempio, ~~risente~~ il bisogno, l'ideale ~~medioevalese~~ », « l'atteggiamento che è sempre stato ~~aspettato~~ dalle donne », ~~complementarità~~ > complementarità ; ~~scelta~~ > scelta.

COURT THÈME

Les candidats se sont plutôt bien tirés des difficultés grammaticales ou lexicales du texte d'E. Zola, un extrait de *L'argent* (1891), faisant preuve dans certains cas d'un vocabulaire riche (« tafferuglio » pour "bagarre", « serbar rancore » pour "garder rancune") qui a été pris en considération, comme il se doit.

Le texte comportait du discours indirect et direct, permettant de tester la capacité des candidats à changer de registre linguistique, ainsi qu'un certain nombre d'expressions idiomatiques, comme : « il n'y a pas à dire... » qu'il fallait traduire non pas par « non c'è da ridire, non c'è da dire... » mais « non c'è che dire ». « Il ne nous reste qu'à » a, de toute évidence, posé quelques problèmes (« ~~non ci rimane che da porgere ...ci basta soltanto porgere~~ », « ~~non ci abbiamo più nulla da fare~~ », « ~~non abbiamo che a porgere~~ »); on proposera : « ci rimane solo da » .

Dans l'ordre de gravité, on a relevé les fautes de temps « ci ~~annoiaremo~~ », les barbarismes : « le ~~duce~~ » pour « i ducati », « ~~certitudine~~ » pour « certezza », les solécismes : « ~~afferrarsi dei~~ » pour « impadronirsi di », des erreurs sur le genre « ~~la grand'errore~~ »... « ~~la rancore~~ ».

Le manque de vocabulaire a exposé les candidats à de fâcheuses prises de risque : soufflet traduit par « ~~piechiata~~ » au lieu de « schiaffo ».

Parfois, il s'agissait d'opter entre plusieurs solutions lexicalement correctes, certaines étant plus italiennes que d'autres : « estero » plutôt qu'« esterno ou esteriore » ; « deplorevole » plutôt que « deplorabile ».

Rappelons que les noms propres et les toponymes devaient être traduits : « le roi Guillaume » (Guglielmo) ; la Vénétie (par Veneto et non « ~~Venezia Giulia~~ »).

Des fautes d'inattention (?) comme « la guerre » devraient être évitées par une relecture, dont on s'étonne qu'elle ne soit pas plus systématique.

Trois années après son introduction, le jury constate avec plaisir, d'une part, que la préparation de cette nouvelle épreuve semble rôdée, d'autre part, les mérites du binôme (commentaire et court thème). Non seulement le thème permet de tester les connaissances linguistiques et la sensibilité littéraire des candidats, mais les meilleurs commentaires ne coïncident pas nécessairement avec les meilleurs thèmes, de sorte que ce double exercice permet de valoriser et repérer des qualités, certes complémentaires, mais non superposables.

RAPPORT SUR L'ÉPREUVE DE VERSION ET DE THÈME

Cette année, un seul candidat s'est présenté à l'Épreuve à option et a composé en Version de langue italienne et Thème. Rappelons que pour cette épreuve d'admissibilité, la durée est de 6 heures que le candidat répartit à son gré selon les deux exercices et qu'aucun dictionnaire n'est autorisé.

Le candidat a obtenu la note de 8/20

Rappelons en préambule que l'épreuve de la traduction est un exercice canonique qui requiert tout à la fois un savoir (lexical, grammatical, etc.) et une méthode que seule une pratique régulière et assidue permet d'affiner. La difficulté du traducteur est de respecter les enjeux de la langue source tout en parvenant à un texte le plus équilibré possible dans la langue cible. De fait les italianismes ou les gallicismes dénotent une difficulté à repenser le texte, traduit trop mécaniquement : c'est l'un des risques majeurs dans la traduction de deux langues romanes.

Il ne suffit donc pas simplement de comprendre le texte, il faut aussi en évaluer les enjeux, le style, le rythme, le niveau de langue. Ainsi les textes choisis cette année, s'ils étaient peu ou prou de la même période, c'est-à-dire du milieu du XIXe siècle et du début du XXe, offraient-ils des registres de langue bien différents qu'il fallait savoir rendre.

Version :

PRELUDIO

Di tutte le forme della letteratura e della poesia il romanzo è la più disprezzata, e per alcune classi di persone la più abborrita. — La lettura di un romanzo si fa, per solito, di nascosto e lontano possibilmente dagli occhi de' curiosi, press'a poco come quando si commette un peccato. — Se una ragazza è in odore di gran leggitrice di romanzi, storna da sè qualunque

possibilità di matrimonio; la spina dorsale deviata, il broncocele, la clorosi, l'isterismo, l'epilessia, sono in una fanciulla, contro i giovinotti assestati che voglion metter casa, spauracchi meno spaventosi dell'abitudine a legger romanzi. — I maestri, i pedagoghi, i prefetti di camerata, se colgono un giovinetto alunno sprofondato nella lettura di un romanzo, tosto è un tumulto nella famiglia, un parapiglia nel Collegio-Convitto; minacce di castighi, di espulsioni, di collere implacate. — Gli uomini gravi, i torci-colli, quelli che si danno importanza, quelli che vogliono parere senza essere, i cultori di matematica, i poliglotti, quelli dell'alta e della bassa filologia, gli studiosi d'economia, quelli che aspirano, per lo meno, a diventar soci corrispondenti di un qualche istituto, danno tutti quanti a più potere la caccia ai romanzi, e guardano ai romanzieri con atti di commiserazione e di sdegno e d'inquietudine; press'a poco come gli esorcisti del bel tempo dell'inquisizione guardavano i sospetti di stregoneria.

Bene sono esclusi dalla persecuzione e dall'odio universale alcuni pochi romanzi celeberrimi, che a buoni conti si chiamano libri, perchè la parola non corrompa l'opera. — Ma anche questi pochi libri, che in Italia crediamo che sommino a cinque, e in Francia a tre, e in Inghilterra ai migliori di Scott e ai due di Bulwer, sono concessi in via di tolleranza, press'a poco come al tempo dell'editto di Nantes erano sopportati i protestanti. — Egli è bensì vero che il romanzo storico era come riuscito in addietro a sottrarsi all'interdetto, se non altro per la difficoltà delle ricerche e per la necessità di rovistare negli archivj, e perchè, in una parola, la mente e la fantasia erano condannate alla schiavitù della schiena. — Ma dopo che il più grande dei romanzieri venne a condannare il romanzo storico come una mostruosità della letteratura, come un ente ibrido, come un assurdo, come un impossibile, il romanzo storico fu cacciato più sotto ancora del romanzo intimo.

Giuseppe ROVANI, *Cento anni*, (1859-1864), Milano, Garzanti, 1975.

Giuseppe Rovani (1818-1874) est un auteur aujourd'hui un peu délaissé mais qui fit partie, en son temps, non seulement des hommes engagés en faveur de la République romaine (il avait rencontré Mazzini lors de son exil en Suisse) mais aussi des écrivains qui conduisirent une réflexion nourrie sur le roman du XIXe siècle. Ainsi, après plusieurs titres de romans historiques, se tourna-t-il vers le roman contemporain, qu'est *Cento anni*, un texte fleuve en cinq volumes publiés entre 1859 et 1864. Rovani se rapprocha finalement des Scapigliati.

Le texte ne présentait pas de difficultés lexicales insurmontables et les archaïsmes classiques (tel « archivj ») n'avaient pas de quoi troubler les candidats, et même la liste de maladies (« il broncocele, la clorosi, l'isterismo, l'epilessia ») était facile à traduire à l'exception de "broncele" (bronchocèle) que le jury a neutralisé. En revanche, le style élégant de Rovani, et le sujet du texte — sur le roman — en faveur duquel il milita invitait certes à des choix lexicaux précis mais à un rythme sans doute un peu différent : les phrases italiennes peuvent être parfois très longues au XIXe siècle, voire syntaxiquement compliquées et il faut, pour bien les traduire, non pas se contenter de les suivre mot à mot mais les analyser finement avant de se lancer dans une proposition de traduction.

Nous relevons ici quelques maladroites lourdes qui doivent être évitées : « un giovinetto alunno » traduit par « un jeunot qui est élève », « les cultivés en mathématiques », « les studieux en économie », « les suspectés de sorcellerie » ; d'autres formes étaient

incompréhensibles comme « puni il est le tumulte dans la famille » ou « certains rares romans de petites célébrités ».

Cet aperçu montre qu'il est impératif de conserver un peu de temps pour une relecture sereine et qu'il convient de s'entraîner à relire ce que l'on a écrit avec un regard extérieur.

Thème :

En partant de Paris, Mme Lechanteur avait congédié ses domestiques, se disant qu'en Bretagne elle en aurait autant qu'elle voudrait, de tous les genres et à meilleur compte. Sur la foi de quelques historiographes, peu véridiques, elle avait émis cette vérité.

- Ce sont des gens fidèles, vertueux, désintéressés, qu'on paie très peu et qui ne mangent rien, des gens d'avant la Révolution...des perles !...

Cependant, au bout d'un mois, quel désenchantement !...Elle avait eu douze bonnes, cuisinières et femmes de chambre, qu'elle avait été forcée de renvoyer, à peine arrivées...Les unes volaient le sucre, le café ; les autres dérobaient le vin et s'ivrognèrent comme des brutes...Celle-ci était plus insolente qu'une poissarde ; elle avait surpris celle-là avec le garçon de la ferme voisine...Et toutes exigeaient de la viande, du moins à un repas...De la viande, en Bretagne !...La dernière était partie volontairement, parce que étant d'une congrégation, elle ne pouvait, sous peine de péché mortel, parler à un homme, même pour les besoins du service, cet homme fût-il le facteur, le boulanger ou le boucher. Et Mme Lechanteur se désolait...Obligée le plus souvent de faire sa cuisine, de balayer sa chambre, elle ne cessait de soupirer et de répéter :

- Quelle plaie, mon Dieu !...quelle plaie !...Et ce sont des Bretonnes ? Ça, des Bretonnes ?... Jamais de la vie...

Elle alla conter ses peines à l'épicière d'Auray, chez qui, tous les trois jours, elle faisait ses provisions...Et quand elle eut épuisé toutes les histoires de ses bonnes, elle demanda :

- Voyons, madame, vous ne connaissez pas quelqu'un ?...une bonne fille ?...une vraie Bretonne ?

Octave MIRBEAU, *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*, (1901), U. G. E., 1977.

Octave Mirbeau (1848-1917) fut, comme Rovani, un homme et un auteur — romancier, journaliste, pamphlétaire — engagé dans son siècle tant en littérature qu'en politique (il prend ardemment la défense de Dreyfus). Ses combats le conduisent à vouloir renverser les canons du vieux romans « classiques » et, de ce point de vue, *Le journal d'une femme de chambre* (1900) et *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*, (1901) sont des textes essentiels où Mirbeau offre une lecture acide de la société bourgeoise. Il s'illustre également au théâtre avec des comédies qui, comme celles de Molière, visent à dénoncer, telle que *Les affaires sont les affaires* (1903) présentée à la Comédie-Française.

L'extrait choisi illustre parfaitement le ton ironique et plaisant à la fois de Mirbeau dans une langue oralisée, vive, du quotidien. La traduction imposait de rendre ces nuances.

Le thème corrigé comportait des erreurs lexicales (par exemple « le Bretonese ») qui invitent à conseiller aux candidats à s'approprier le lexique italien de manière régulière et assidue. D'autres erreurs grammaticales ou lexicales assez graves (« historiografi », « il zucchero », « un'uomo », la maggior parte ») renvoient à la nécessité, déjà évoquée, de prendre le temps d'une vraie relecture.

RAPPORT SUR L'ÉPREUVE ORALE D'ITALIEN

Cette année, le jury a interrogé une candidate pour l'épreuve d'oral optionnelle (A/L) et quatre candidats pour l'oral LVE (Ep. Com) A/I italien.

Dans l'ensemble, les candidats étaient d'un niveau assez différent, de bon à excellent, et les notes ont reflété ces différences. En particulier, s'il arrive à tous les candidats d'être en mesure de proposer des pistes stimulantes, voire fines, le jury a relevé des fautes de langue particulièrement regrettables, voire récurrentes chez certains candidats. Sans en faire ici la liste exhaustive, on ne peut que regretter des erreurs grossières du type de « romenzo », « somiglienze », « importanza », des fautes d'accentuation tonique parfois pénibles (« scusino », « tramite », « numéro », mais aussi « védere » ou « eràno », etc.) et des approximations grammaticales peut-être accidentelles (« tanti negazioni », « i suoi ràdici ») mais néanmoins fort dommageables (« essere più preciso », « di un mondo all'atro », etc.) ; ainsi certains candidats disent-ils « significazioni », « baciò » pour « bacio », « giudicamento » pour « giudizio », « papa » pour « papà », « giudice » pour « giudica », ce qui conduit à de vraies difficultés de compréhension qui desservent considérablement une analyse, fût-elle bien menée. Au demeurant, il est apparu que les prestations les moins convaincantes étaient généralement celles moins bien étayées linguistiquement.

Rappelons que les passages à expliquer doivent comprendre un moment de lecture (généralement placé après l'introduction) interrompu par le jury au bout de quelques lignes ou vers. L'explication, structurée par un plan, doit s'appuyer sur une bonne intelligence du texte : la citation ponctuelle de mots ou de portions de l'extrait à même de conforter l'analyse, relevant tant du champ lexical que de la prosodie et/ou de la syntaxe, du rythme, des sonorités, de la grammaire peut être un élément d'appui convaincant pour une explication. Enfin, l'explication d'un passage, puisqu'elle doit comporter une introduction, doit aussi conduire à une conclusion, où le candidat montrera qu'il a tiré le meilleur du texte.

1) Oral Epreuve Option (A/L) : Note attribuée 10/20.

Pour cette épreuve le candidat doit expliquer l'extrait d'un texte tiré des œuvres au programme. Le tirage s'est porté cette année sur un passage de la *Fosca* de Tarchetti, de « In quel tempo, mio cugino » à « divenne mio marito ». C'était là un moment topique, où Fosca décrit sa première rencontre avec son futur époux. Ici donc le passage n'était pas consacré à la protagoniste éponyme du roman, mais à un personnage secondaire dont il est peu fait mention par ailleurs. Il va de soi que, s'agissant d'une œuvre au programme, que le candidat doit connaître aussi bien que possible, les références intertextuelles peuvent être les bienvenues.

Dans cet extrait, dont le découpage ne présentait guère de difficulté, il s'agissait certes de porter une partie de son attention sur la présentation subjective que Fosca nous offrait à la première personne de sa rencontre avec son futur époux, mais de ne pas en oublier pour autant cette même description : quelques indices tels que « Egli lo presentò a mio padre *come* il conte Lodovico » dessinent en effet, en même temps que le portait stéréotypé du mari idéal (physiquement, socialement...), celui d'un imposteur. Le romantisme présumé de la rencontre entre les deux futurs époux était dans cette scène parasité soit par l'outrance, soit par des signaux donnés par la narratrice qui tiennent au caractère rétrospectif de cette narration. Le fiancé idéal s'étant avéré un bourreau, cette prise de conscience déteint sur la narration. La laideur morale du fiancé renvoie à celle physique de Fosca, de sorte que le roman peut

apparaître comme une réflexion sur la laideur sous toutes ses formes. Aussi était-il bien maladroit de chercher à mettre en relief la « lucidité di Fosca » sans distinguer si l'on faisait allusion au moment de la rencontre ou à celui du récit.

2) Oral LVE (Ep. Com) A/I italien. Notes attribuées : 12/20 ; 13/20 ; 14/20 ; 20/20.

Pour cette épreuve, les candidats tirent au sort dans un premier temps deux des trois formes littéraires : roman, poésie ou théâtre. Ils ont ensuite le choix entre les deux genres tirés, et une enveloppe contenant un extrait du genre qu'ils ont choisi leur est remise. La poésie a été retenu par trois des quatre candidats qui ont planché, pour deux d'entre eux sur un texte de Gozzano (« Cocotte » tiré des *Colloqui*) et d'Ungaretti (« In Memoria », *L'Allegria*) pour le troisième. Le candidat ayant opté pour la forme du roman s'est vu proposer un passage de Tabucchi (*Sostiene Pereira*).

Dans l'ensemble les explications ont été intéressantes et bien construites et se distinguent entre elles par leur finesse et leur niveau de langue. C'est ainsi que la candidate qui a obtenu la note exceptionnelle de 20/20 a enthousiasmé le jury par l'excellence de sa compréhension du texte, par sa maîtrise fine de la prosodie, par un italien de très haut niveau mais aussi par une remarquable éloquence.

Ainsi les candidats sont-ils invités à se distinguer non seulement en montrant leur perspicacité dans une explication précise et juste, et leur niveau de langue italienne le meilleur possible, mais aussi à le faire avec vivacité d'esprit et de ton. Définir les vers d'Ungaretti de « versi liberi » ne devait pas empêcher par exemple de constater que la dernière strophe (« E forse io solo/so ancora/ che visse ») n'en était pas moins un hendécasyllabe décomposé. Les explications, linéaires ou thématiques, se fondent naturellement sur l'extrait proposé. Mais la culture générale du candidat (par exemple le contexte politique portugais du roman de Tabucchi, la biographie égyptienne d'Ungaretti, etc.) fait partie aussi des éléments qui permettent de mettre en relief une explication.